

PIKUTUPI

Isabelle Gauthier



Roman

Isabelle Gauthier

Pikutipi

© Isabelle Gauthier, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-5118-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« La vérité est un pays sans chemin »
(J. Krishnamurti)

*« Dans ce pays étrange
Tous les chemins sont durs
Et la route n'est pas sûre
Mais à chaque pas nous change »*
(Anonyme)

Prologue

Au plus fort de l'incendie, la température avoisina les 1500 degrés. Le bâtiment de tôles d'acier se tordit, se plia et s'ouvrit dans la fournaise pour révéler l'enfer de ses entrailles : les réservoirs des machines explosaient, les bobines de papier transformées en torches roulaient en furie dans l'entrepôt comme si elles cherchaient à s'enfuir, les troncs et les sciures s'embrasaient sur la ligne de sciage. L'air crépitait d'étincelles orange et la fumée barbouillait la nuit d'un rose sale sur des kilomètres. Les pompiers ne purent rien faire ; à l'extérieur, des projections incandescentes enflammèrent les planches en attente d'être expédiées, les appareils de levage, les camions garés le long de l'enceinte. Le feu ne fit qu'une bouchée de tout cela. Au matin, tournoyant au-dessus des derniers foyers qui résistaient aux lances, un hélicoptère de la Sûreté du Québec prit des photos de ce qui restait de la scierie : une plaie noire hérissée de saletés rougeoyantes. Autour de l'ancienne fierté économique de la ville, on aurait pu prendre les employés, badauds et élus pour une colonie d'asticots s'affairant sur des tissus nécrosés. Ce n'est qu'à la tombée du jour, sous les décombres encore fumants, que l'on découvrit un crâne à la mâchoire tâchée d'or, là où plusieurs couronnes avaient fondu.

Le soleil frappait le goudron humide et Gabrielle, aveuglée, détourna le regard. Dans quelques minutes le car sortirait de la ville, s'arrêterait pour la prendre et rejoindrait la piste qui traversait la forêt en direction du sud. Il passait une fois par semaine et seulement de mai à octobre, avant que la neige se remette sérieusement à tomber. Le climat n'empêchait pourtant pas les camions chargés de bois de circuler toute l'année : il y avait plus de troncs équarris que de voyageurs à transporter. L'hiver, les semi-remorques talonnaient les chasse-neiges dont le passage créait des murs de plusieurs mètres de haut, des parois de cristal bleu et noir qui masquaient le paysage. C'était la compagnie forestière qui avait creusé la piste et goudronné l'unique route du lac, quelques kilomètres desservant la pourvoirie, la réserve, la scierie et Atik, la ville.

Le car s'arrêta, les portes s'ouvrirent et Gabrielle savoura le *pschiiit* caractéristique de la soupape. Comme elle ne montait pas le conducteur lui jeta un regard, la reconnut, grommela quelque chose et referma les portes. Elle ne perdit pas une miette de son demi-tour vers la piste et le regarda disparaître derrière les arbres. Il allait rouler des heures à travers la forêt, rejoindre la 167 et entamer la longue descente vers le Lac Saint-Jean. De là, on pouvait prendre un autre car pour Québec et un dernier, enfin, pour Montréal. Gabrielle imaginait souvent le voyage, chaque mètre avalé tel un pas vers la victoire. À bord, elle contemplerait la fuite de la route grise et jaune et quand enfin la forêt ne serait plus d'arbres mais de gratte-ciels, elle saurait qu'elle avait réussi : la vraie vie se trouvait là-bas, un monde où chaque instant éclipserait les années passées à attendre de quitter la réserve.

Marchant le long de la route, elle inspira profondément. L'air sentait la vase et les mouches volaient bas, il allait faire chaud. Au loin, on entendait les moteurs des premiers bateaux s'aventurant sur le lac. Elle n'aimait pas l'été, cette saison d'errance saturée d'insectes et de pêcheurs, deux mois tièdes et lourds où le manque de perspectives dressait de nouveaux murs autour d'elle. Pour une Innue de dix-sept ans, les occupations étaient limitées : traîner à la plage ou sillonner les rues d'Atik à vélo et rentrer, inévitablement, à la réserve. Elle avait achevé le secondaire mais le cégep coûtait trop cher et il lui faudrait bientôt trouver un boulot de serveuse quelque part dans la région. Elle y passerait sans doute les dix prochaines années, prendrait du poids comme les autres filles et finirait par abandonner ses rêves, peut-être se suicider, elle ne serait pas la première.

À moins de partir à Montréal. Grande, fine, elle était dotée d'une épaisse chevelure sombre, d'une peau délicatement cuivrée et ses yeux d'un vert limpide avaient détourné bien des regards. Par bonheur, le seul défaut qui aurait pu ruiner sa carrière, une tâche de naissance en point d'exclamation au-dessus de la tempe droite, était invisible, bien caché sous ses cheveux. À présent il lui manquait juste de quoi se lancer et si elle gagnait durant l'été assez pour payer le voyage, quelques loyers et un photographe, elle pourrait partir avant la neige et démarcher des agences de mannequinat. On la remarquerait à coup-sûr parce que, comme disait son oncle Steve, une Indienne avec ces yeux là ça ne courait pas les rues. Sans doute un cadeau de son père.

Très tôt, on lui avait fait sentir qu'elle était différente. Ses camarades d'école, qu'ils soient Blancs ou Innus, la trouvaient trop foncée ou trop claire et elle passait les récréations à regarder par terre avec une solitude et un sentiment d'injustice grandissants. Au cours des années, elle s'était entraînée à ne rien montrer, à garder un visage impassible quand les garçons la surnommaient « masha » -la métisse-, quand les filles lui disaient qu'elle faisait peur avec ses yeux d'extraterrestre. Elle se consolait en imaginant qu'elles étaient jalouses de ses excellents résultats dans toutes les matières.

Les choses avaient changé quand sa poitrine avait commencé à se voir et sa taille à s'affiner : les mêmes garçons s'étaient mis à l'observer différemment, à se taire sur son passage. Elle sentait leurs regards s'accrocher à sa silhouette avec une tension nouvelle qui ne ressemblait pas à du mépris. À la réserve, plusieurs l'avaient même invitée à se joindre à eux et elle avait accepté, flattée, avant de réaliser qu'ils ne faisaient que boire et fumer sur le capot de leurs pick-up en attendant de devenir bûcherons ou plombiers. Elle préférait encore être seule.

Elle franchit les deux tipis de pierre qui marquaient l'entrée de la réserve. Loin des rives du Saint-Laurent, c'était l'une des moins accessibles du Québec ; une centaine de kilomètres au sud des Monts Otish, à mi-chemin entre le Mistissini, ce lac en forme de griffe, et le réservoir Manicougan, cet anneau visible depuis l'espace, Pikutipi n'était qu'un grain de poussière dans un océan de forêt. Quelques touristes débarquaient parfois en quête de souvenirs, essentiellement des clients de la pourvoirie ayant une heure à perdre et auxquels on avait indiqué la boutique d'artisanat autochtone. Quelques randonneurs en mal d'aventure aussi, qui tentaient de rallier la ville en évitant la route. À part eux, personne ne

cherchait son chemin dans les rues au bitume craquelé par le gel, personne ne commentait la beauté austère du lac qui avait donné son nom à la communauté.

Gabrielle remonta l'avenue principale, passa devant les maisons dont la peinture s'écaillait en plaques squameuses dénudant la chair grise du bois. Des voitures rongées par le sel s'alignaient devant les pelouses desséchées, sous les lampadaires s'empilaient des sacs d'ordures, des cartons de bière, parfois du mobilier dont on ne voulait plus. La réserve comptait moins d'une centaine de maisons et ressemblait à l'une de ces banlieues populaires des villes blanches ; si ses habitants n'avaient pas eu la peau si foncée, on aurait pu la prendre pour un quartier pauvre d'Atik. La rue débouchait sur un remblai de terre planté de pins gris. Elle passa la première ligne d'arbres jonchée de canettes et d'emballages et l'odeur du lac devint plus forte, une haleine qui évoquait quelque chose d'ancien et de froid.

Le Pikutipi était en réalité un volcan éteint dont le cratère s'était empli d'eau au cours des millénaires. À la différence d'autres lacs volcaniques dont Gabrielle avait vu les photos en classe, il n'était ni turquoise, ni saphir, ni émeraude, ni même jaune fluo. Il était noir. On le disait très profond et le plus étrange était qu'il ne reflétait rien, ni le bleu du ciel ni les nuages, il ne reflétait rien du tout. Il évoquait à Gabrielle une dalle d'obsidienne, cette pierre dans laquelle les Aztèques taillaient autrefois les tables et couteaux de sacrifice. Elle ne s'y était jamais baignée, préférant rester sur la plage, un demi-kilomètre de galets brun-rouge descendant en pente abrupte vers l'eau.

Elle venait de s'asseoir lorsqu'elle entendit des pierres rouler derrière elle ; Tom n'avait pas oublié leur rendez-vous. C'était un grand garçon de vingt et un ans aux cheveux d'un roux flamboyant. Ses parents tenaient la pourvoirie et elle avait fait sa connaissance au début du printemps, la première fois qu'elle s'était jointe à un groupe. Il aimait traîner à la réserve où il comptait des amis avec lesquels il pêchait de temps à autre. Gabrielle le trouvait mignon avec ses yeux noisette, ses tâches de rousseur et ses épaules de nageur aux muscles dessinés. Elle appréciait qu'il ne lui jette pas ces coups d'œil furtifs dont les autres garçons la gratifiaient, mais la regarde dans les yeux. Lorsqu'elle ne détournait pas les siens, un sourire éclairait son visage. Ils avaient fini par discuter et il l'avait raccompagnée chez elle parce que c'était sur son chemin. Les semaines suivantes ils s'étaient revus, seuls. Ils se baladaient à vélo, flânaient dans les rues d'Atik ou bien restaient à discuter sur la plage, épaule contre épaule pour se tenir

chaud. Leurs conversations avaient peu à peu pris un caractère intime où chacun livrait ses rêves, sa vision de la vie. Ces rendez-vous donnaient à Gabrielle la sensation de pouvoir relâcher sa garde et elle avait confié à Tom son désir de quitter la réserve. Il était déjà allé à Montréal et lui avait décrit les bars de la rue Sainte-Catherine, le Mont Royal et les écureuils qui venaient taquiner les gens, les places animées et les boutiques où l'on trouvait de tout. Il préférait néanmoins Québec, plus authentique ; la ville comptait une école de cinéma où il avait l'intention de s'inscrire un jour pour devenir scénariste. Raconter des histoires était sa spécialité et Gabrielle aimait bien l'écouter, même lorsqu'il parlait du projet qu'il était en train d'écrire, une fiction se déroulant autour du lac.

En juin, la glace avait disparu et il avait commencé à se baigner. Il se déshabillait en dévalant la plage, plongeait dans de grandes éclaboussures. En chassant les moustiques, Gabrielle le regardait disparaître sous l'eau noire avec un certain malaise. L'été passerait vite et il ne comprenait pas qu'elle refuse de se joindre à lui mais il avait beau insister, elle prétextait chaque fois une fatigue ou un mal de tête soudain.

— J'ai une bonne nouvelle, déclara-t-il ce matin-là en s'asseyant près d'elle. On cherche quelqu'un pour la saison et mon père est ok pour te rencontrer. Vas-y demain matin, si tu veux.

Gabrielle ne cacha pas sa joie. Partout, on l'avait envoyée bouler et elle avait fini par ne plus y croire. Un peu plus peuplée que la réserve, Atik comptait peut-être quatre-cents habitants qui se connaissaient tous, la plupart des hommes travaillant dans la forêt tandis que les femmes tenaient les commerces de la ville. C'était une communauté soudée dont les enfants rêvaient aussi d'autres horizons et gagnaient leurs premiers dollars dans les boutiques de leurs parents ou de leurs voisins. Personne n'avait besoin d'embaucher une Indienne. Elle s'en était plaint quelques jours plus tôt avec dans la voix une amertume qui n'avait pas échappé à Tom.

— Il y a juste une petite condition, continua-t-il avec un sourire espiègle. C'est que tu trempe un orteil aujourd'hui.

— Tu rêves !

Il la prit par la main, l'entraîna dans la pente.

— Allez, elle est super bonne !

Elle résista mais les galets cédaient sous ses pieds, la gueule noire se rapprochait.

— Non, arrête, non !

Elle se mit à se débattre mais il la tint fermement, ne réalisant pas son état de panique.

— Arrête, arrêêêête !

Il finit par la lâcher et elle remonta à toute vitesse vers les arbres. Il la rattrapa mais elle refusa de le regarder, les mains devant le visage.

— Gaby, c'est quoi le problème ?

Il remarqua qu'elle tremblait de tout son corps, voulut lui toucher l'épaule mais elle se dégagea d'une secousse et quitta la plage. Il la regarda partir, penaud d'avoir gâché le moment ; jamais il n'aurait imaginé qu'elle était à ce point phobique de l'eau.